



LE PLAN TRÉFLÉ DANS L'ARCHITECTURE BYZANTINE

Author(s): L. H. Vincent

Source: *Revue Archéologique*, Cinquième Série, T. 11 (JANVIER-JUIN 1920), pp. 82-111

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/41024612>

Accessed: 28-02-2016 12:54 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue Archéologique*.

<http://www.jstor.org>

LE PLAN TRÉFLÉ DANS L'ARCHITECTURE BYZANTINE

Parmi les plus remarquables vestiges de cette Jérusalem byzantine que la Mosaïque de Mādaba nommait ἡ ἀγία Πόλις, doit certainement compter la vieille église de Saint-Jean-Baptiste. Devenue le berceau et demeurée longtemps le centre du grand ordre religieux et militaire de l'Hôpital, elle perdit d'assez bonne heure sa primitive attribution, non sans retenir à peu près intégralement son caractère monumental, à peine transformé dans la première et adroite restauration qui l'avait haussée quand elle se trouva menacée par l'amoncellement des décombres autour d'elle. Défigurée enfin par des retouches ultérieures, moins habiles et plus prétentieuses, envahie par les ruines des masures parasites qui s'adossèrent successivement à sa puissante structure, elle cessa d'attirer l'attention et tomba si bien dans l'oubli qu'elle demeura soustraite à l'investigation minutieuse des maîtres qui introduisirent, voici trois quarts de siècle, l'archéologie scientifique à Jérusalem.

Autour de 1892, une heureuse ébauche de déblaiement fit soupçonner à nouveau l'intérêt du vieil édifice. Par malheur, la suite peu méthodique et insuffisamment radicale de ces travaux sembla n'aboutir qu'à piquer la curiosité. Ni l'ordonnance, ni la physionomie esthétique du monument ne furent mises en évidence. Assez d'éléments étaient néanmoins acquis pour qu'un examen patient et minutieux dût réussir à en pénétrer l'énigme apparente. Dès 1899 une enquête rapide permit à M. l'architecte Dickie d'établir que l'église primitive était sur plan triconque, à vrai dire avec certaines particularités « insolites » — *unusual* —, mais d'une composition très har-

monieuse et d'une exécution de tous points excellente, car on la déclarait supérieure à celle des meilleures fondations déjà connues de l'impératrice Eudocie : l'église de Siloé et la basilique de Saint-Étienne¹.

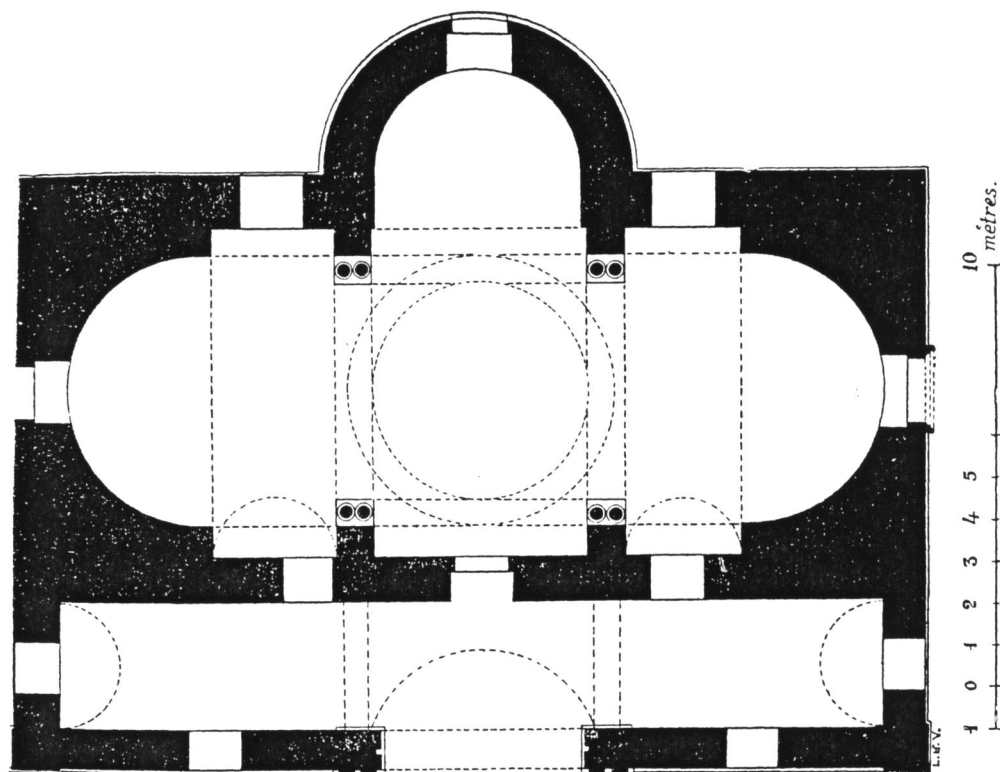


Fig. 1. — Jérusalem, Eglise Saint Jean-Baptiste. Plan restauré.

C'était bien vu, dans l'ensemble, quoique l'investigation archéologique de M. Dickie ait été trop superficielle et que ses graphiques n'offrent ni le détail, ni toute la correction désirables. En poursuivant cette investigation année par année, en procédant surtout à des relevés plus méthodiques et plus

1. A. C. Dickie, *The lower Church of St. John, Jerusalem*, dans *Pal. Explor. Fund's Quart. Statem.*, 1899, p. 43-45, avec deux planches.

développés, il est devenu possible de donner du monument primitif une traduction graphique plus concrète et plus positive (fig. 1). Au lieu du parti quelque peu « insolite » auquel aboutissait le savant architecte, on se trouve en présence d'un plan tréflé limpide et normal, d'une facile analyse et de la plus satisfaisante harmonie. La justification archéologique en sera fournie assez prochainement autre part¹ avec tout le détail utile et on s'efforcera de montrer que le rapprochement établi par Dickie avec des édifices de l'ère eudocienne procédait d'un sens artistique très averti, puisque l'église de Saint-Jean-Baptiste doit être rattachée au même cycle que la basilique de Saint-Étienne et le sanctuaire de la piscine de Siloé, et date de 450 en chiffres ronds.

Le but absolument modeste de la présente note, en signalant aux spécialistes une attestation très nette et suffisamment bien datée du plan *tréflé*, est de poser à nouveau la question de son origine. J'ai hâte d'avertir que, sur ce thème complexe, je n'entends adopter pour le moment aucune théorie, désireux seulement d'apporter quelque clarté dans une discussion épineuse et toujours pendante.

Car c'est déjà un vieux problème, en effet. Les pionniers de l'histoire de l'art chrétien et de l'archéologie byzantine se préoccupèrent de savoir si la conversion de l'Empire, au début du iv^e siècle, inaugura soudain quelque nouveau courant artistique, ou si elle marqua seulement d'une empreinte particulière l'évolution normalement poursuivie. Et dans l'hypothèse où la volonté impériale de Constantin aurait imposé à ses architectes des programmes nouveaux, d'où pouvait en venir l'inspiration? Après les tâtonnements des premières recherches ou l'arbitraire de quelques affirmations discordantes, le problème était enfin posé avec acuité et recevait une solution originale en de nombreuses monographies de M. Strzygowski,

1. Dans le fasc. 3 de *Jérusalem, Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, t. II : *Jérusalem nouvelle*, par Vincent et Abel; Paris, Gabalda, en cours de publication.

partisan résolu de l'originalité créatrice de l'ère constantinienne et des influences orientales. A n'envisager que le plan tréflé, ou le tracé en croix, dont un excellent juge a pu dire qu'il a « joué un rôle considérable dans le développement de l'architecture byzantine »¹, Strzygowski lui consacrait en 1903 une monographie très dense, sorte de manifeste qui fait dériver le plan cruciforme de certains programmes funéraires communs dans l'Orient hellénistique, moyennant l'intervention d'un symbolisme en effet très spontané². Le sujet n'est pas simple, puisqu'il s'agit d'expliquer un parti architectural dont l'évolution fut extrêmement variée, depuis l'édifice à croix inscrite ou à plan central proprement dit, avec le prétoire de Mousmyeh pour type³, jusqu'aux églises en croix à nuances diverses de la renaissance byzantine.

Le manifeste de Strzygowski suscita presque aussitôt des contradictions vigoureuses, par exemple de la part de O. Wulff, qui fit de *Kleinasiën* un compte rendu très touffu⁴, et de M. G. Millet dans un pénétrant article de la *Revue archéologique*⁵, où l'on semblait bien revendiquer en faveur de Byzance la création de l'église en croix. Sans se laisser émouvoir par cette contradiction, une adepte fervente des théories de Strzygowski, Miss G. L. Bell, s'efforça bientôt de maintenir apparemment l'origine

1. M. R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane, ses origines, son développement*. Paris, 1912, p. 89.

2. J. Strzygowski, *Kleinasiën; ein Neuland der Kunstgeschichte*. Leipzig, 1903, p. 132-157. Cf. *Orient oder Rom*. Leipzig, 1901, p. 20.

3. Voir de Vogüé, *Syrie centrale; Architecture*, p. 45 s. et pl. 7. Le monument a complètement disparu en ces dernières années. Cf. *infra*, fig. 20.

4. *Byzantinische Zeitschrift*, XIII, 1904, p. 566 ss.

5. 1905, I, pp. 93-109. On ne vise pas à dresser la bibliographie de cette controverse, mais tout bonnement à marquer les grandes lignes de son développement. D'autre part, et en dépit des analogies structurales qu'offrent les deux programmes, triconque et cruciforme, je ne suis pas absolument persuadé qu'ils dérivent d'une même conception fondamentale évoluée selon deux tendances divergentes. Il n'importe pas, pour le moment, de définir le rôle que les idées religieuses ont pu jouer dans l'évolution de l'architecture chrétienne. L'analogie des plans cruciforme et tréflé est acceptée pour ce qu'elle vaut.

orientale et spécialement anatolienne de ce parti¹. Sa démonstration était menée avec autant de brio qu'elle avait mis d'intrépidité dans son exploration archéologique. Au bout du compte, la triconque remontait au temps de Salomon².

Pour M. Diehl, au contraire, le programme triconque et en particulier le plan tréflé est « syrien »³ et il en donne pour preuve son emploi dans le palais de Mschatta, dans l'église monastique de Deir Dozy au désert judéen et dans la basilique de Bethléem, sans qu'il soit très facile de discerner à quelle date serait assignée la diffusion et surtout l'origine approximative de ce tracé. Tout au plus était-on en droit de déduire que la période envisagée devait remonter au iv^e siècle, puisque M. Diehl semblait tenir la basilique de Bethléem, dans sa forme actuelle, pour un édifice nettement constantinien⁴.

D'après MM. Ebersolt et Thiers,⁵ la triconque n'interviendrait guère qu'au vi^e siècle à Constantinople, par le fait de remaniements infligés à des édifices antiques sous Justinien et Justin II. Il n'est d'ailleurs fait, en tout ce beau livre, aucune allusion à l'origine du programme en question, si ce n'est par une référence incidente au *Manuel* de M. Diehl. Autant que permette d'en juger la courte analyse que MM. Ebersolt et Thiers ont donnée⁶ de la monographie parallèlement consacrée aux églises de Constantinople par MM. Millingen et Traquair, les savants anglais ne feraient intervenir eux aussi, qu'à partir du vi^e siècle le plan tréflé dans l'architecture de la ville impériale.

Tout récemment enfin, à propos de l'église Saint-Élie de

1. *The thousand and one Churches*. Londres, 1909, p. 340-428; cf. *Rev. biblique*, 1910, p. 450 s.

2. *Op. laud.*, p. 347, n. 2, toujours d'après Strzygowski.

3. *Manuel d'art byzantin*. Paris, 1910, p. 45, 52, 58; cf. 115, 314, etc.

4. *Manuel d'art byz.*, p. 3.

5. *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913; dans les *Monuments de l'art byzan'in*, t. III, p. 14, n. 2, 88 s, et 257.

6. *Op. laud.*, p. 274.

Salonique (Eski-Séraï), M. Diehl¹ a résumé en ces termes l'histoire du parti qui nous occupe : « Le plan triconque, que présente Eski-Séraï, est, on le sait, de date fort ancienne dans l'art chrétien. Il se rencontre de très bonne heure dans les monuments de l'Égypte, de la Syrie et de l'Afrique du Nord, et il a trouvé, dans les édifices civils aussi bien que dans les édifices religieux, une singulière fortune. Il apparaît au palais de Mschatta... Il apparaît en Syrie (basilique de Bethléem), en Égypte (Dér el Abiod), à Constantinople... au v^e et au vi^e siècle ». Cette position nouvelle n'est pas sans nuancer avantageusement celle du *Manuel* qu'elle a l'air de reproduire. On ne voit pas le moindre indice que la « date fort ancienne » alléguée dès l'abord, ou l'expression « de très bonne heure » qui la corrobore, prétende impliquer une époque antérieure au « v^e siècle » explicitement introduit par la suite. On chercherait vainement, en effet, dans la documentation globale qui est produite en note pour les monuments d'Égypte et d'Afrique du Nord, une seule attestation du plan tréflé qui ait la moindre chance d'être antérieure aux exemples syriens. Aussi bien n'imaginera-t-on pas que M. Diehl ait modifié son classement, puisqu'il se réfère à son *Manuel* de 1910. Or, quand le *Manuel* traite explicitement des « origines égyptiennes » (p. 58), il conclut que « le plan tréflé vient de Syrie » ; et quand il en est aux triconques de l'Afrique du Nord : « C'est l'Égypte... que rappellent les édifices à plan tréflé ou quadrifolié »². Mais une nuance autrement importante se révèle dans le classement chronologique des triconques syriennes ; celle de Bethléem, attribuée naguère à Constantin, passe désormais dans le groupe daté en gros du v^e et du vi^e siècle, sans détermination plus explicite.

Le problème n'a donc pas notablement progressé depuis plus

1. *Les monuments chrétiens de Salonique*, par MM. Diehl, Le Tourneau et Saladin, Paris, 1918 ; dans les *Mon. art. byz.*, t. IV, p. 208 ss.

2. *Manuel*..., p. 115. Peut-être eût-il été déjà plus logique d'évoquer la Syrie au lieu de l'Égypte. Il est vrai qu'ailleurs on dira que ce thème vient « d'Égypte ou de Syrie » (*Manuel*..., p. 124). J'ai souligné *ou*.

d'un quart de siècle. Il faut néanmoins se réjouir de n'entendre plus alléguer, en aucun ouvrage d'allure scientifique, la prétendue triconque du Saint-Sépulcre comme un répondant constantinien de la triconque de Bethléem. Il est suffisamment acquis aujourd'hui que les absidioles insérées sur les axes de l'hémicycle approximatif auquel a été réduite la rotonde primitive du Saint-Sépulcre n'ont rien à voir avec le plan constantinien du sanctuaire¹. On en dira autant de la triconque grandiose de la basilique de Bethléem, due manifestement à une refonte de l'édifice sous Justinien². Mais l'évolution et surtout l'origine du plan tréflé ne seront guère éclaircies par la simple énumération érudite des applications de ce programme architectural. L'enquête à ce sujet, pour être méthodique et fructueuse, implique de toute rigueur une investigation archéologique attentive et un classement chronologique assez précis. Nous avons essayé naguère³ une rapide mise au point de cette discussion, qui peut dès aujourd'hui être serrée de plus près.

Laissons pour le moment Constantinople de côté et commençons cette investigation à vol d'oiseau par l'Asie Mineure. Au moment où M. Diehl⁴ déclarait « le plan tréflé inconnu à l'Asie Mineure », on avait pourtant longuement commenté déjà certain édifice trichore de Binbirkilissé (fig. 2, I) et diverses chapelles analogues⁵ du massif montagneux lycaonien, révélées par l'exploration hardie et fructueuse de Miss G.-L. Bell⁶. Ni Strzygowski, ni Ramsay, ni l'exploratrice elle-même ne se

1. Cf. Vincent et Abel, *Jérusalem*, t. II, pp. 107 ss.

2. Cf. Vincent et Abel, *Bethléem*, ch. II et III. Paris, 1914.

3. Dans *Bethléem*..., pp. 25 ss.

4. *Manuel*..., p. 124.

5. Surtout du type cruciforme dont Miss Bell a publié divers plans dans sa série d'articles de la *Rev. arch.*, 1906, II, p. 245, fig. 20, p. 397, fig. 7, etc. Les variétés du type cruciforme sont très nombreuses dans *The thousand... Churches*, v. g. fig. 55, 74, 80, 181, 198, 229, 276, 298, 300, etc.

6. Pour ne rien dire de la remarquable chapelle de Priène publiée par MM. Wiegand et Schrader (*Priene*, Berlin, 1904, p. 486, fig. 600), il est vrai sans aucun commentaire et avec un titre de *Rundkirche* propre à induire en erreur. Sa date vraisemblable est apparemment le v^e s. (fig. 2, II).

montraient confiants dans la haute antiquité de ces monuments. Strzygowski, dont la tendance à vieillir des monuments qui lui semblent typiques est suffisamment notoire, hasardait non

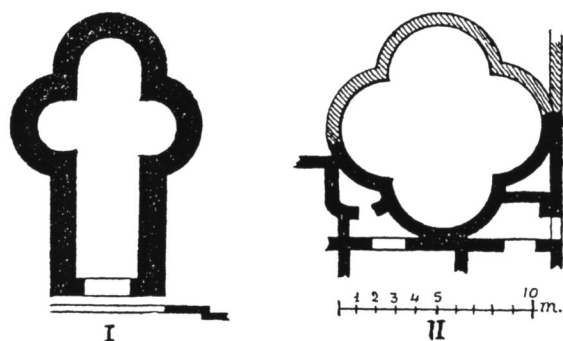


Fig. 2. — I. La triconque de Binbirkilissé ; II, le quatre-feuilles de Priène.

sans réserve et presque à la cantonade pour la trichore de Binbirkilissé « l'intervalle entre Constantin et Justinien¹ ». Sir W. Ramsay et Miss G.-L. Bell ont bien l'air de rattacher toutes ces triconques à des installations monastiques², donc vraisemblablement de les attribuer au v^e siècle comme date la plus haute. L'église Saint-Clément d'Ancyre, qu'un plan de Texier présentait comme une triconque, ne saurait plus guère intervenir. A supposer que le tracé garde une relative correction, O Wulff³ a fourni des arguments impressionnants pour établir que l'édifice n'est pas antérieur au viii^e siècle.

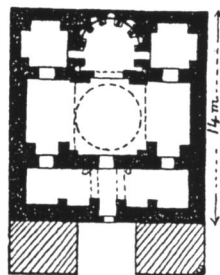


Fig. 3. — Église de Khakh d'après Miss G. Bell.

En Mésopotamie je ne vois pas d'attestations antiques du plan tréflé, mais seulement quelques églises du type cruciforme étroitement apparenté. Les exemples les plus caractéris-

1. *Kleinasien...*, p. 160.

2. *The thousand... Churches*, p. 348 ; cf. p. 22.

3. *Die Koimesiskirche in Nicäa*, p. 52 ss.

tiques, tels que mâr Ya'aqoub à Salâh¹, l'église de la Vierge à Khâkh² (fig. 3) ou les églises de Chidr Éliâs et de Deir ez-Zaferân³ sont des édifices monastiques remaniés pour la plupart à diverses époques et dont aucun se saurait remonter au-delà du v^e siècle, si tant est qu'un seul soit antérieur à 450,

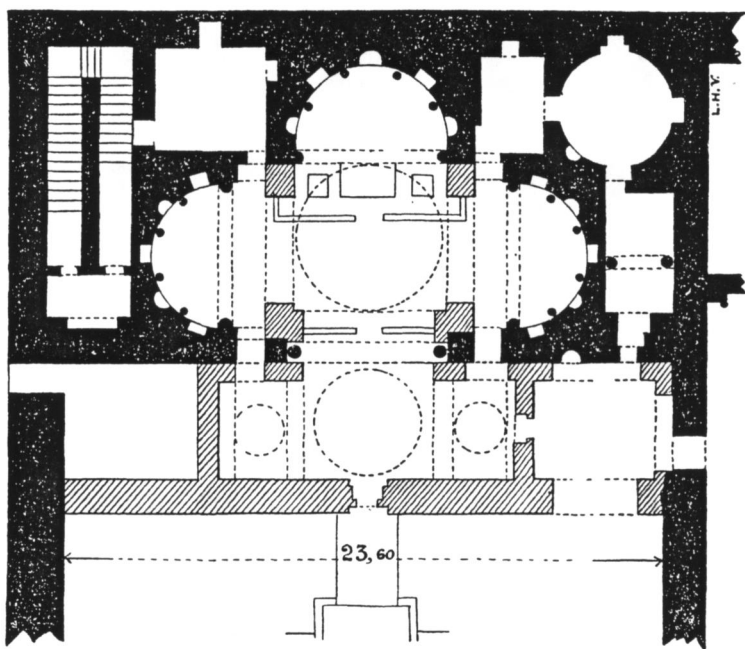


Fig. 4. — Triconque de Deir el-Abiad, d'après S. Clarke.

ou puisse même être reporté à cette date. Pas plus que l'Anatolie la Mésopotamie n'offre donc aucune application du plan tréflé à quelque date suffisamment reculée pour expliquer la

1. Miss G. L. Bell, *Amurath to Amurath*, Londres, 1911, p. 315 s., fig. 199 ; et surtout C. Preusser, *Nordmesopotamischer Baudenkmaler altchr. und islom. Zeit.* Leipzig, 1911, dans les *Wissenschaftl. Veröffentl. der deut. Orient. Gesellschaft*, t. 17, p. 35 ss., pl. 44 ss. D'après Millet, *L'école grecque dans l'architecture byzantine*, Paris, 1916, p. 220, cette église ne peut être antérieure « au septième siècle » ; cf. p. 299.

2. Bell, *Amurath...*, p. 317 ss., fig. 201 ss.

3. Preusser, *op. laud.*, p. 3 ss., pl. 2 et p. 49 ss., pl. 62.

migration de ce type et sa fortune à Constantinople dès le temps de Justinien.

Éliminant actuellement la Syrie pour y revenir tout à l'heure, arrivons à l'Égypte. Les exemples invariablement allégués du plan tréflé en cette contrée sont les grandes églises des couvents de Sohâg, Deir el-Abiad (fig. 4) et Deir el-Aḥmar. L'ouvrage de M. Somers Clarke¹, qui en fournit les meilleurs relevés actuel-

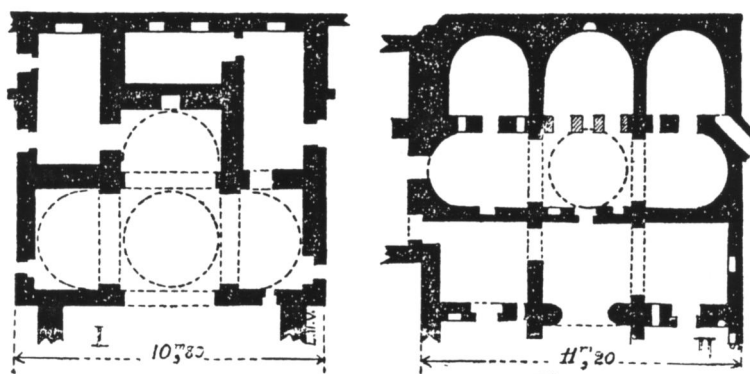


Fig. 5. — I, Saint-Siméon d'Assouan; II, Mâr mal'ak Mikhaïl, d'après Somers Clarke.

lement accessibles, fait ressortir le caractère un peu spécial de ces triconques, d'ailleurs estimées assez insolites en Égypte (p. 170). Dans son classement général, Clarke se montre enclin à dater les édifices de ce type « postérieurement à la conquête arabe » (p. 32). Il en rapproche Saint-Siméon d'Assouan (fig. 5), qui n'est plus un plan tréflé, mais en croix². On estimera donc que M. Diehl était bien fondé à considérer la triconque comme une importation étrangère dans l'architecture religieuse de l'Égypte. Comme elle n'apparaît que dans les fondations monastiques de Schenoudi, elle demeurerait donc, de toute façon,

1. *Christian Antiquities in the Nile Valley; a Contribution towards the Study of the ancient Churches*, Oxford, 1912, pp. 145-171 et pl. XLV ss.

2. Clarke, *op. laud.*, p. 101 s. et pl. XXXI. Il aurait pu ajouter les petites églises cruciformes d'el-Hadra et de Deir Abou Hennes, près d'Antinoé (*ibid.*, p. 137 ss., pl. XL).

postérieure au début du v^e siècle¹ et si l'on conçoit fort aisément son emprunt par les moines de Sohâg, il n'y a guère de vraisemblance que les bâtisseurs des couvents Blanc et Rouge, dont l'inspiration se révèle si courte dans l'ensemble de leurs monuments, aient pu être les créateurs du programme triconque. On retrouvera plus loin une autre triconque égyptienne plus tardive.

En Afrique du Nord, le plan trilobé apparaît moins parci-monieusement. Voici d'abord, en Tunisie, pour s'en tenir exclusivement à l'architecture chrétienne, les chapelles de Sidi-Mohammed el-Gebioui² (fig. 6, I), de Maâtria et de Dougga³,

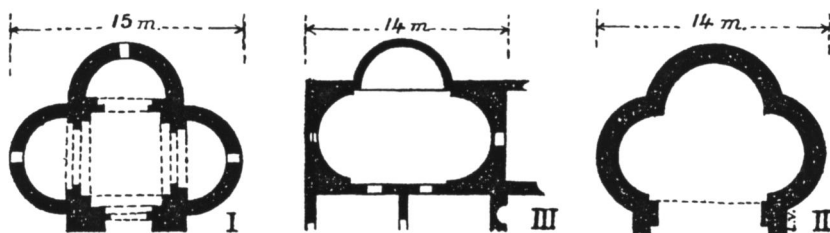


Fig. 6. — Triconques africaines : Sidi Mob. el-Gebioui (I), Dougga (II), thermes romains de Thélepte (III).

et la trichore annexée à la basilique carthaginoise de Damous-el-Karita, modestes oratoires que l'on dirait calqués sur les fameuses *cellae trichorae* des catacombes romaines, si ce n'est sur quelques salles de thermes romains plus voisins (fig. 6, III). Rien ne permet de les attribuer avec certitude à quelque date antérieure à « l'époque byzantine » qui suivit l'ère des Vandales. En Algérie les types sont plus variés. C'est tantôt la *cella* isolée,

1. Strzygowski (*Kleinasien...*, p. 220) n'ose pas proposer de date plus haute que « la première moitié du v^e siècle ». Je ne vois pas qu'il ait publié encore la monographie spéciale de ces triconques annoncée dans *Kleinasien*, p. 137 et 220.

2. H. Saladin, *Archives des missions scientif.*, XIII, 1887, p. 34, fig. 41 ss.

3. H. Saladin, *Nouvelles archives des miss.*, II, 1892, p. 440 ss., fig. 55 et p. 525, fig. 135.

comme à Aguemoun Oubekkar¹ (fig. 7), tantôt l'abside trilobée au bout d'un édifice de période différente, ainsi à Kherbet Bou Addoufen² ou à Matifou³, tantôt enfin l'annexe baptismale ou funéraire au flanc d'une basilique, ainsi à Tébessa. Cette triconque de Tébessa (*Theveste*) est particulièrement intéressante (fig. 8). D'après M. l'architecte A. Ballu⁴ ce serait une simple « chapelle funéraire », et des sépultures y ont en effet été découvertes. M. Gsell⁵ a cependant l'impression plus juste d'un baptistère primitif et il le compare à celui de la basilique de Tizirt.

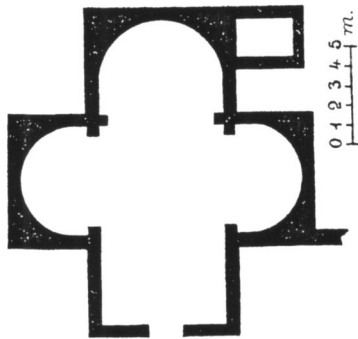


Fig. 7. — L'oratoire d'Aguemoun Oubekkar, d'après Gsell.

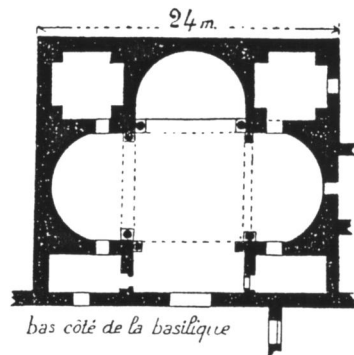


Fig. 8. — La triconque de Tébessa, d'après Ballu.

Le monument de Tizirt (fig. 9)⁶, relativement bien daté du milieu du v^e siècle, peut aider à déterminer la date plus imprécise de celui de Tébessa, dont la fondation remonterait au iv^e siècle d'après M. Ballu, avec des remaniements ultérieurs. Des juges aussi

1. Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, II, p. 157 ss. et fig. 113; cf. p. 152.

2. Gsell, *op. laud.*, p. 185.

3. *Ibid.*, p. 226; cf. 116, n. 2.

4. Dans sa belle monographie : *Le monastère byzantin de Tébessa*, p. 27 s. et pl. II, Paris, 1897.

5. *Les monum.*, II, p. 274 s.

6. Voir P. Gavault, *Étude sur les ruines romaines de Tizirt (Rusuccuru)*, dans la *Biblioth. d'archéol. afr.*, fasc. II, Paris, 1897, p. 6 ss., 88 ss. et fig. 1.

qualifiés que M. de Lasteyrie¹ et M. Diehl² proposent au contraire le milieu, voire même la fin du v^e siècle. Cette date

moyenne de 450, pour la traduire en un chiffre concret, demeure donc la plus haute qu'il soit possible d'envisager pour les triconques africaines.

En Italie, les fameux oratoires triconques des catacombes ne remontent peut-être pas aussi haut qu'on a eu d'abord une tendance à le croire. De Rossi les attribuait d'une façon générale à la fin du III^e ou au commencement du IV^e siècle. Celui des Saints

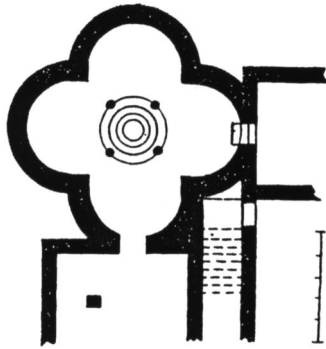


Fig. 9. — Le baptistère de Tizirt, d'après Gavault.

Sixte et Cécile (fig. 10), qui était apparemment tenu pour le prototype de tous et daté du III^e siècle, n'est plus considéré aujourd'hui comme un édifice homogène ; les deux absides latérales auraient été insérées de seconde main, probablement au IV^e siècle, dans le mausolée primitif³. De la triconque monumentale que saint Paulin fit ériger à Nole et qu'il a décrite en de beaux vers, rien ne subsiste aujourd'hui⁴. Fût-elle intacte sous nos yeux, cette réalisation du programme cruciforme ou tréflé n'en résoudrait pas l'origine, à tout le moins ne serait-elle pas décisive pour faire attribuer la création de ce parti à

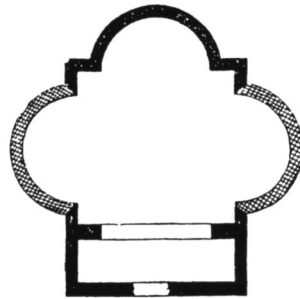


Fig. 10. — Cella des SS. Sixte et Cécile.

1. *L'architecture religieuse*, p. 30.

2. *Rapp. sur deux missions archéol. dans l'Afrique du Nord*, tiré à part des *Nouv. archives...*, p. 47, Paris, 1894.

3. Marucchi, *Nuovo Bullettino di arch. crist.*, XVI, 1910, p. 220.

4. Voir Bertaux, *L'art dans l'Italie méridionale*, Paris, 1904, I, p. 33 ss.

l'art occidental, car on s'accorde à reconnaître qu'après l'ère constantinienne un courant oriental intense transforma l'art religieux en Italie particulièrement et même en Gaule. Tel autre type d'église cruciforme italienne antique, Roccella di Squillace ' je suppose, ou Sant' Abondio de Côme', en admettant son attribution bien hypothétique au v^e siècle, ne prouverait rien de plus que le mausolée de Galla Placidia à Ravenne, sur lequel on reviendra tout à l'heure. En ce domaine, la discussion des influences et de l'origine du plan tréflé est donc circonscrite assez étroitement: il n'est attesté que par les *cellae cimiteriales* dans l'architecture religieuse. Une ferveur de néophyte fort inconsidérée a bien pu, récemment encore, entraîner un jeune maître allemand dans l'assez plaisant paradoxe que la triconque de Bethléem, constantinienne à son sens, ne serait que la reproduction de la *cella* de Sainte-Sotère, par «un copiste de rang inférieur»¹: de tels solécismes n'ont pas grand'chose de commun ni avec l'archéologie positive, ni avec l'histoire de l'art chrétien. Mais si les célèbres triconques des catacombes tendent à perdre quelque chose de leur lointain archaïsme, il demeure néanmoins relativement facile de les rattacher elles-mêmes à un parti usuel dans l'architecture civile des palais, thermes, forums du monde romain². L'estenants de l'origine orientale auront donc à montrer en quoi serait désormais erronée la formule déjà ancienne de M. Enlart: «Les chapelles tréflées... usitées dès les premiers siècles de l'Eglise... ne sont que la persistance d'une sorte de plan habituel dans l'antiquité romaine»³.

Il ne semble pas que la Grèce chrétienne archaïque ait fourni

1. Strzygowski, *Kleinasien* ..., p. 221 ss.; Bertaux, *L'art*..., p. 126 ss.

2. Rivoira, *Le origini della archit. lombarda*, I, p. 29 s.

3. Edm. Weigand, *Die Geburtskirche von Bethlehem; eine Untersuchung zur christlichen Antike* (1911), p. 61. Cf. le compte-rendu assez sévère de Strzygowski dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XXI, 1912, p. 344 s.

4. Quelques exemples ont été groupés naguère dans *Bethléem*..., p. 25, n. 1. Il serait facile de les multiplier.

5. Enlart, *Manuel d'archéol. française*. I. *Archit. relig.*, Paris, 1902, p. 147.

quelque attestation précise du plan tréflé qui devait y obtenir tant de vogue au moyen âge. Le plus typique exemple qui en ait été signalé dans les îles est la remarquable église crétoise de Saint-Tite, à Gortyne, qui attirait déjà l'attention de Pococke au XVIII^e siècle. Je regrette de ne connaître que de seconde main le relevé de M. l'architecte Fyfe¹. Il semble bien que

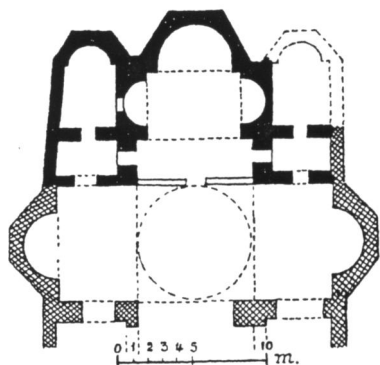


Fig. 11. — Saint-Tite de Gortyne, d'après Fyfe.

les deux grandes absides latérales soient une addition de l'ère justinienne (fig. 11). Quant au sanctuaire trilobé, s'il est tout entier de l'époque primitive, rien n'en fixe la date avec une relative précision, et le IV^e siècle proposé par M. Evans sur quelques analogies structurales avec Spalato et Ba'albek est manifestement une date trop reculée.

Ce circuit nous ramène donc à Constantinople, sans que nous ayons rencontré, décompte fait des oratoires romains, un seul édifice nettement chrétien de plan tréflé qui puisse être reporté avec certitude plus haut que le milieu du V^e siècle. Nulle part, au surplus, ce programme ne s'est révélé en quelque manière autochtone, ni d'une originalité assez hardie pour devenir un centre de rayonnement.

Au témoignage de l'archéologie la mieux informée à ce jour, le plan tréflé n'apparaîtrait pas à Constantinople avant le VI^e siècle ; mais l'histoire s'estime cependant en mesure de remonter plus haut et M. Diehl écrivait naguère : « les textes signalent

1. *Architectural Review*, 1907, p. 60 ss. signalé par Miss Bell (*The thousand...*, p. 347, n. 2) et analysé par dom H. Leclercq dans le *Diction. d'archéol. chrét.*, s. v. *Crète*, III, col. 3033 ss. et fig. 3346. M. Millet (*L'école grecque...*, p. 60) éclaire l'origine de la fameuse église crétoise en la rapprochant de Kalender-Djami à Constantinople, église de la Vierge érigée à la fin du VI^e siècle ; voir Ebersolt-Thiers, *Les égl. de Constant.*, p. 93 ss. et pl. XXII ss.

le plan triconque à Constantinople dès le v^e siècle (Théophane, a. 6005... et 6064), ' » et il le considérait comme importé « d'Égypte ou de Syrie ». L' « exemple caractéristique » cité au siècle suivant est l'église de Saint-André, mosquée Khodja Moustapha-pacha¹, type excellent du plan en « croix inscrite, » selon la terminologie introduite avec beaucoup d'à propos par M. G. Millet², pour nuancer « les variétés de l'église cruciforme à coupole ». Non moins explicite que la notice de Théophane sur la réalisation d'un plan cruciforme (et triconque) sous Justin II est la description fournie par Procope de l'église des Saints-Apôtres remaniée sous Justinien. Au gré du panégyriste, il s'agirait d'une refonte intégrale et sur plan nouveau de cet édifice fondé par Constantin pour servir de sépulture à la famille impériale. En moins de trois siècles, le mausolée grandiose constantinien qui avait tant émerveillé Eusèbe³ serait passé à l'état de minable édifice dont la ruine devenait à ce point imminente que Justinien l'aurait fait abattre pour lui substituer un monument de tout autre forme. Ce plan nouveau était constitué par le recoupement de deux axes perpendiculaires, orientés sur les points cardinaux et dont la croisée constituait une croix — ἐπὶ σταυροῦ σχήματος⁴. — Malgré l'affirmation si catégorique d'une transformation radicale, on se demandera si le zèle du chroniqueur impérial ne lui a pas fait quelque peu enfler les termes de son récit à la gloire de Justinien. Aussi bien verrons-nous par la suite que le parti

1. Diehl, *Manuel...*, p. 124, n. 3. Les textes du chroniqueur allégué font allusion, en l'année 6005 = 505, à une *litanie* accomplie, à la suite d'un prodige, ἐν τῷ Τριτόγλω (P. G. CVIII, col. 372) sous le règne d'Anastase I^{er}; en l'an 6064 = 564, il s'agit des transformations accomplies sous Justin II aux deux églises des Saints Apôtres et de la Vierge des Blachernes transformées en triconques (P. G., CVIII, col. 529). A propos de la triconque des Blachernes, Théophane note expressément : ἐποίησε τὴν ἐκκλησίαν κατὰ σταυρίου = en croix.

2. *Loc. laud.*; cf. p. 313 s. et Ebersolt-Thiers, *Les égl. de Const.*, p. 75 ss., pl. XIX.

3. *L'école grecque...*, p. 69 s.

4. *Vie de Constantin*, IV, 58 s., éd. Heikel, p. 141.

5. Procope, *Edifices*, I, 4.

cruciforme a dû exister dans la nouvelle capitale bien avant l'ère justinienne et relativement peu après celle de Constantin. Il est par malheur assez difficile de préciser en quoi consista primitivement le mausolée constantinien, c'est-à-dire le monument originel des Saints-Apôtres¹. Avant d'approfondir cette discussion qui devient d'ordre à peu près exclusivement littéraire, il reste une province archéologique à explorer : cette Syrie-Palestine considérée par de si notables autorités comme la vraie patrie du plan tréflé.

Des trois exemples en effet caractéristiques, allégués naguère par M. Diehl, nous avons éliminé déjà celui qui était de beaucoup le plus impressionnant : la basilique de la Nativité à Bethléem ne peut prouver l'origine syrienne du programme triconque, puisque la triconque y a été introduite sous l'influence de Constantinople au VI^e siècle. Celle de Mschatta (fig. 12), présentée avec décision par M. Strzygowski comme une application manifeste de son « type oriental », à une date aussi haute que le IV^e siècle, ne serait sans doute pas agréée d'emblée à témoigner en faveur d'une origine artistique spécifiquement « syrienne », car la tendance s'accroît de rattacher ce palais aux influences perso-mésopotamiennes préconisées par Strzygowski². Mais c'est surtout la date elle-même qui est

1. Voir à ce sujet Heisenberg, *Die Apostelkirche in Konstantinopel*, Leipzig, 1907, pp. 97-117. Basilique, rotonde, croix grecque, tous les partis ont été proposés. Heisenberg y voit une réplique du Saint-Sépulcre constantinien tel qu'il s'en était formé l'imagination dans son paradoxal ouvrage *Grabeskirche* (cf. *Rev. bibl.*, 1909, p. 329 s., ou *Jérusalem*, II, p. 91 ss.) : sorte de haram enfermant une église plantée sur une caverne adonisiaque. O. Wulff (*Byz. Zeitschrift*, XVIII, 1909, p. 553 ss.) croit à une forme basilicale. C'est aussi l'interprétation de M. de Lasteyrie (*L'arch. relig.*, p. 72) et de MM. Ebersolt et Thiers (*Les égl. de Const.*, p. 18, n. 1 et 251). Dans son beau *Manuel*, M. Diehl parle tantôt de « forme circulaire ou octogonale » (p. 3, cf. 88), tantôt de « l'église en forme de croix des Saints-Apôtres » (p. 123), ce qui n'est plus du tout la même chose et pourrait néanmoins dériver d'une impression fort juste que le distingué maître n'a pas motivée pour le moment. M. Bréhier (*Rev. arch.*, 1919, I, p. 6) croit à une rotonde, apparemment par analogie avec le Mausolée constantinien du Saint-Sépulcre. Strzygowski (*Orient oder Rom*, p. 19) parlait très fermement du plan « cruciforme » du mausolée impérial.

2. Voir R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, Paris, 1907, p. 40 56; G. Migeon, *Rev. bibl.*, 1914, p. 398.

contestée. Tout impressionné qu'il se montre par l'archaïsme de ce monument, M. Dussaud¹, par exemple, concède la possi-

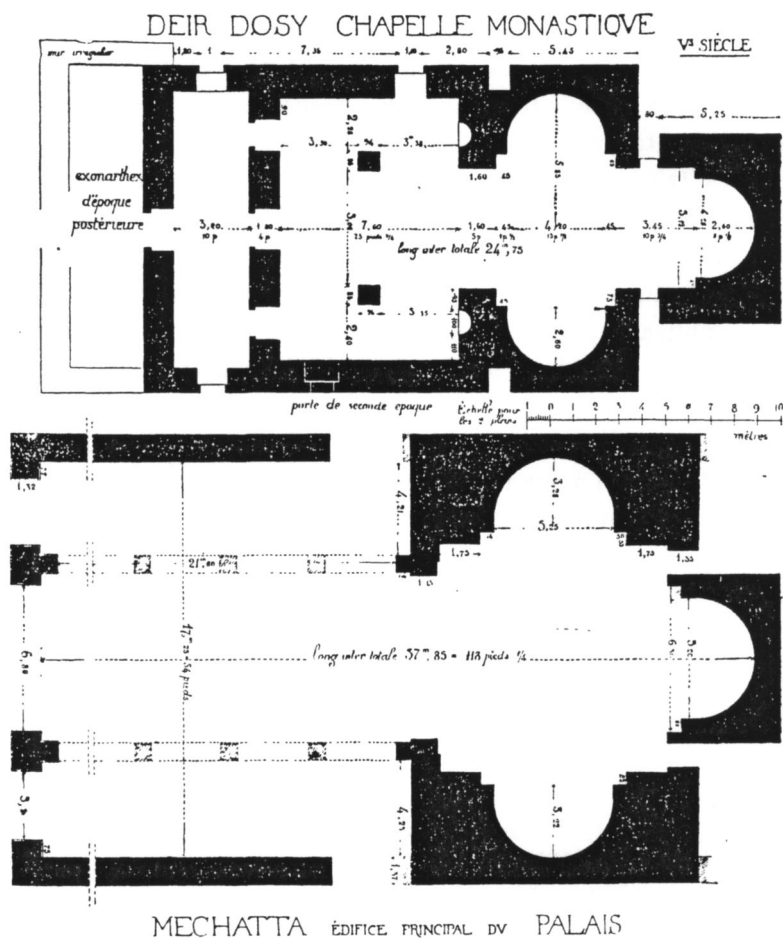


Fig. 12. — Le plan tréflé à Mechatta et a Deir Dozy.

bilité d'abaisser sa date au v^e siècle. Les raisons alléguées sont loin d'être décisives même pour le v^e siècle et M. Diehl n'hésitait pas à proposer le v^e ou vi^e². M. R. Brünnow, un des savants

1. *Op. laud.*, p. 51.

2. Diehl, *Manuel*..., p. 48 et 172.

les plus qualifiés pour discuter les multiples aspects de ce problème, estime que le palais inachevé n'aurait été entrepris que dans le courant du VI^e siècle¹. Sans prendre ici un parti motivé en ce débat, on retiendra seulement du différend entre les spécialistes que ce monument ne peut plus guère être produit comme une attestation « syrienne » du programme triconque antérieure au V^e siècle. Voyons si, en allongeant la liste des triconques syriennes de M. Diehl, on découvrirait quelque témoignage plus ou moins recevable à l'appui de sa thèse sur l'origine syrienne de ce parti.

L'architecture civile de Syrie présente, à coup sûr, d'excellentes applications du tracé cruciforme et du plan nettement tréflé, par exemple dans les thermes de Šarakh (Haurân méridional)², le château de Quseir 'Amra au désert de Moab³, la résidence épiscopale de Bošra⁴ (fig. 13, I), l'édifice appelé « palais de Trajan » par les indigènes de Bošra⁵, et le palais de Qašr ibn Wardân en Haute-Syrie⁶. Ce dernier exemple (fig. 13,

1. R. Brünnow, *Zur neuest. Entwicklung der Mschetta-Frage*, dans *Zeitschr. für Assyriologie*, XXVII, 1912, p. 129 ss.

2. Voir H. C. Butler, *Ancient Architecture in Syria; Publicat. of the Princeton Univ. arch. Exped. to Syria in 1904-1905*, II A 2, p. 77 ss., fig. 59 s. et XIX ss. dans l'Appendice.

3. Musil, *Kušejr 'Amra*, plan d'ensemble. Le monument date du VIII^e s.; cf. Migeon, *R. B.*, 1914, p. 398 ss.

4. Butler, *Anc. arch.*, II A 4, p. 286 s. fig. 248 et 253. L'édifice, qui se classerait aussi bien à l'architecture religieuse, est cité sous la rubrique civile à cause de la commodité du rapprochement qui s'impose entre ce palais et les autres dont il va être aussitôt question.

5. Butler, *op. laud.*, p. 259 s., fig. 229 et pl. XII.

6. Butler, *op. laud.*, II B 1, pp. 26-45; cf. pour la date Prentice, *ibid.*, III B 1, p. 40 s. Contre M. Strzygowski faisant dériver ce palais de l'école architecturale d'Antioche, M. Butler et plus récemment M. Millet (*L'école grecque...*, p. 218 s.) ont clairement établi que Qašr ibn Wardân est issu directement de Constantinople. Butler estime très justement d'autre part (*op. l.*, II A 4, p. 219) qu'à Bošra les édifices chrétiens ou païens relèvent beaucoup plus des traditions classiques gréco-romaines que d'une technique locale. Quelle que soit la date précise du palais épiscopal de cette ville, on ne pourrait donc nullement le présenter comme un type syrien du plan tréflé. Il a d'ailleurs lui-même le prototype le plus net dans l'édifice voisin, dit « palais de Trajan », que Butler n'hésite pas à rattacher à l'époque romaine, admettant même la possibilité d'une date aussi haute que le second siècle (*l. l.*, p. 260).

Il) est daté avec une relative précision, le palais ayant été achevé en 564. L'« évêché » de Boşra est apparemment contemporain de la cathédrale, par conséquent de 512 environ. Ni l'un

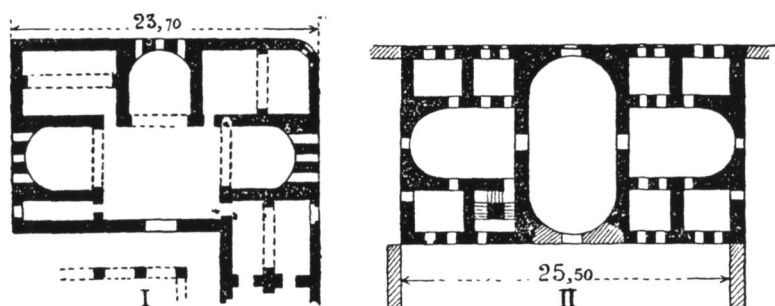


Fig. 13. — Triconques byzantines de Boşra et de Qaşr ibn Wardān.

ni l'autre ne prouvent dès lors grand'chose en faveur de l'origine syrienne de ce programme architectural. Par cette voie on est donc ramené, avec les meilleures vraisemblances, au thème déjà passablement familier dans l'architecture romaine (fig. 14), ainsi qu'on l'a déjà noté à propos des triconques de l'Italie et de l'Afrique du Nord.

Chemin faisant, la discussion sur l'origine du plan tréflé se

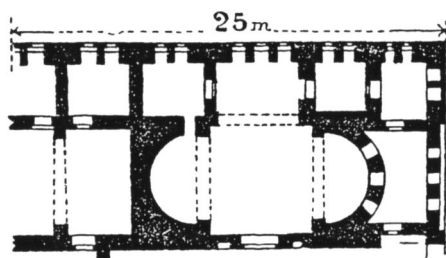


Fig. 14. — Triconque romaine à Bosra. Le « palais de Trajan ».

complique parfois d'éléments parasites. Dans son étude sur « l'art arabe antéislamique » M. Dussaud, par exemple ¹, en

1. *Les Arabes en Syrie...*, p. 42 s.

quête d'analogies pour le programme triconque du palais de Mschatta, le rapproche d'un édifice romain de Qanâwât, dans lequel il trouve l'interprétation structurale du fameux *τρίκονχον σῆμα* d'une inscription de Bosra si fréquemment alléguée¹.

D'après lui, un *sigma* triconque « était une abside

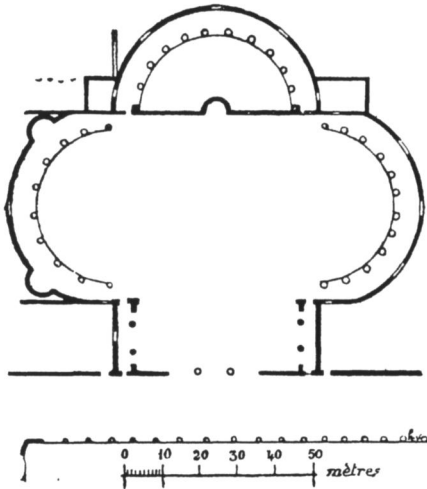


Fig. 15. — Le portique triconque de Tibur.

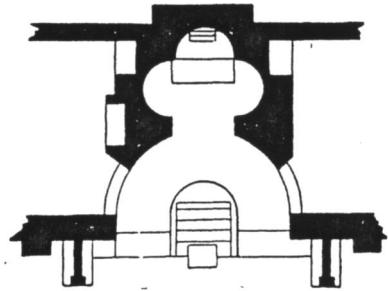


Fig. 16. — La trichore de Flousiyeh, d'après Clédât.

munie de trois niches ». A le concevoir de la sorte, il serait évidemment possible d'en multiplier les exemples.

Ce dispositif toutefois n'a plus rien de commun avec le programme architectural qui nous occupe, et qui suppose des éléments organiques distincts, groupés dans l'ordonnance

1. Waddington, *Inscr. de la Syrie*, n° 1913. Le *sigma* est interprété assez communément comme un portique, ainsi désigné à cause de son analogie avec la forme lunaire de la lettre C; cf. Du Cange, *Glossar...*, II, 1365, qui cite un portique de cette forme à Constantinople. Au lieu d'une simple abside à triple niche comme l'offre le temple (?) romain du second siècle à Qanâwât (cf. De Vogüé, *Syrie centrale*; *Arch.*, I, p. 59 s. et pl. 19; Butler, *Amer. arch. Exped.*; II, *Archit.*, p. 357 ss. et fig. 126), il eût semblé déjà préférable de rappeler tel ou tel édifice où la galerie d'un portique se trouve effectivement en relation avec trois niches, par exemple au Nymphée d'Ammân (Butler, *Anc. arch.*, II A 1, fig. 38), ou dans le hall à statues d'Hierapolis (Humann, *Altortümer von Hierapolis*, Berlin, 1898, p. 13, fig. 11 s.) et maints autres semblables. La meilleure analogie paraît cependant encore être le grand portique à triple hémicycle en relation avec le temple des Dioscures (?) dans la villa d'Hadrien à Tibur (fig. 15).

structurale d'un plan. De quelque façon que doive s'interpréter graphiquement le *τρίκονχον σῆμα* de l'inscription de Bosra, ce *portique* daté de 488 de notre ère n'éclaire pas beaucoup l'origine du parti.

Dans l'architecture religieuse syrienne, la triconque de Deir Dozy (cf. fig. 12) ou le plan cruciforme trouvait des répondants assez peu multipliés. On a en mémoire, pour ne citer que les édifices demeurés plus ou moins debout, la trichore annexée à l'une des églises de Flousiyeh (Ostracine), à la frontière d'Égypte¹ (fig. 16), et une église de Rouheibeh au Négeb (fig. 17), difficilement antérieures à la fin du v^e siècle, la crypte de l'église du Puits de la Samaritaine à Naplouse (fig. 18), probablement aussi de la seconde moitié du v^e siècle, peut-être encore une église de la Vierge à Mādabā. de même époque, mais de plan beaucoup moins net², et certains groupes d'abside en relation avec une basilique à Bosra³.

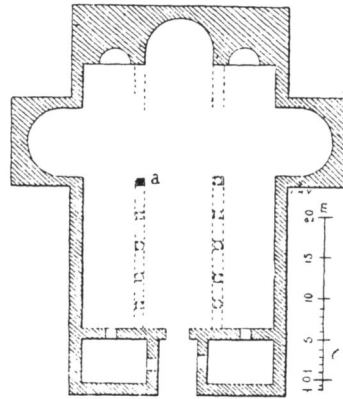


Fig. 17 — Eglise de Rouheibeh.

A cette documentation archéologique, nous venons ajouter le type le plus caractéristique : la vieille église de Saint-Jean-Baptiste à Jérusalem, demeurée trop longtemps enfouie dans un oubli injustifié. Ce type est en même temps le plus ferme-

1. J. Clédet, *Fouilles à Khirbet el-Flousiyeh* dans *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XVI, 1916, p. 32, fig. 21 et pl. III.

2. Cf. le schéma de *Rev. bibl.*, 1892, p. 639, ou le plan de Bliss, *Quart. Stat.*, 1895, p. 208. Le petit monument, « mausolée ou baptistère », d'Ak Kalé en Cilicie, publié par Miss G. L. Bell (*Rev. arch.*, 1906, I, p. 398-402 et fig. 4) peut, à la rigueur, être rattaché à cette même série. Une abside doit maintenant être restaurée dans ce plan, d'après la correction de Miss Bell. *The thousand.*, p. 340, n. 2.

3. Butler, *Anc. architect.*, II A 4, p. 269 s., fig. 236 et 239, quoique leur origine chrétienne ne soit pas évidente.

ment daté, si nous avons correctement interprété les indices qui le rattachent à l'ère eudocienne à Jérusalem, étroitement limitée entre les années 450 et 460. Serait-il téméraire d'ajouter que c'est actuellement le témoin archéologique chrétien *le plus ancien* du plan tréflé à travers l'Orient tout entier? Cette conclusion ne serait évidemment pas pour déplaire aux partisans de l'origine syrienne de ce tracé.

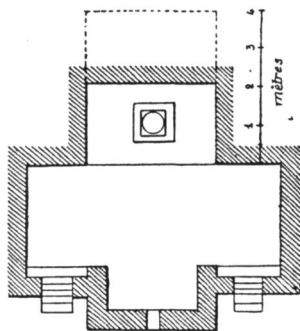


Fig. 18. — Naplouse. Crypte de l'église de la Samaritaine.

Avant de considérer l'église en question comme une attestation exclusivement palestinienne du plan triconque et pour lui restituer son exacte portée artistique, il faut néanmoins se demander si elle ne procéderait pas plus ou moins en droite ligne de Byzance, quelles que soient les sources lointaines où Byzance même aurait puisé ce programme. Un curieux texte de Codinus caractérise le sanctuaire

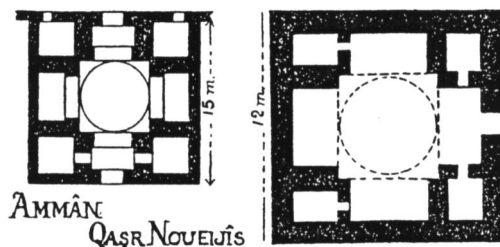


Fig. 19. — D'après le *Survey of Eastern Palestine*.

du Précurseur érigé à Constantinople en 394 par une couverture en dôme avec plusieurs conques absidales¹. Malgré ce

1. Codinus, *Des édif. de C. P.*; P. G. CLVIII, col. 592 : 'Ο δὲ Προδρόμος ὁ στρογγυλόστεγος (*cod. reg. addit* : ὁ ἔχων τὰς κόγχας) ἐκτίσθη παρὰ Θεοδοσίου τοῦ μεγάλου, ὅτι ἐπὶ ἡμερῶν αὐτοῦ ἤχθη ἡ τιμία κάρα τοῦ Προδρόμου εἰς τὴν πόλιν Cf. Du Cange, *Glossar. med. et inf. Graecit.*, II, 1466. A la vérité, ces détails pourraient n'être applicables qu'à la restauration de Justinien (Procopé, *Édi-*

qu'il a de flou au point de vue technique, ce renseignement ne laisserait pas que d'évoquer assez bien une triconque à coupole centrale. Et sans doute n'est-il pas accidentel que ce parti ait été choisi entre tous pour ériger un sanctuaire du « Baptiste ». Dès les premiers jours du christianisme, la théologie apostolique et les beaux développements de saint Paul¹ avaient vulgarisé, dans la pensée chrétienne, la notion que l'efficacité du baptême est fondée sur la mort et l'ensevelissement du Christ. Le fidèle était incorporé à l'Église par l'imposition du « signe » ; en d'autres termes il était baptisé par le signe de la Croix accompagnant le rite purificateur. Dès lors, rien d'étonnant à ce que le tracé cruciforme ait été spontanément adopté dans la construction des premiers baptistères monumentaux et jusque dans les piscines, plus tard les simples cuves baptismales². Que l'idée ait été en germe dans les édifices à plan central familiers à l'architecture romaine, il n'avancerait à rien de le contester. De même en effet que, sans quitter le domaine palestino-syrien, le mausolée de Qaşr

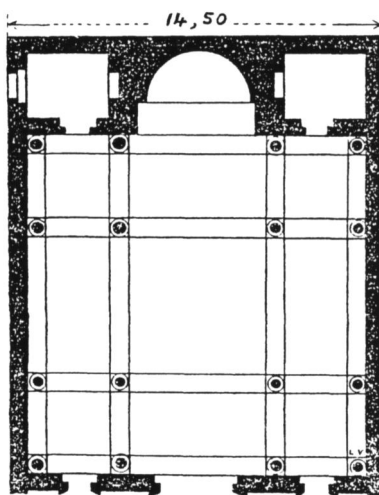


Fig. 20. — Prétoire de Mousmyeh, d'après de Vogüé.

lices..., I, 8). On se demandera pourtant si le chroniqueur n'aurait pas donné à sa notice une tournure différente s'il n'avait eu l'intention d'assigner précisément à la fondation théodosienne primitive les particularités explicites — coupole et absides multiples — qu'il enregistre.

1. *Ep. aux Rom.* VI, 3 ss. Cf. Lagrange, *in loc.* et la « Note sur le baptême », *ibid.*, p. 149 s.

2. Le jour où l'on posséderait l'attestation archéologique assez ferme que le plan tréflé fut le thème architectural préféré pour les baptistères monumentaux, les spécialistes de la symbolique chrétienne le mettraient peut-être en relation avec les fameuses controverses dogmatiques sur la Trinité.

Noueidjis (fig. 19), le prétoire de Mousmyeh, (fig. 20), au II^e siècle, demeurent des prototypes saisissants de l'église à croix inscrite, certain élément du prétoire d'Oumm el-Djemâl (Haurân méridional), je suppose¹, daté de 371 de notre ère,

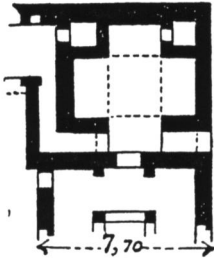


Fig. 21. — Plan cruciforme à Oumm el-Djemâl, d'après Butler.

prouve bien que le thème de la croix apparente n'était pas étranger aux constructeurs profanes tout imbus des traditions romaines (fig. 21). On a toutefois l'impression que ce programme technique, accidentellement usité jusqu'alors, a été puissamment vivifié par l'idée chrétienne qui s'en est emparée de bonne heure parce qu'il se prêtait mieux que tout autre à traduire symboliquement la foi triomphante. Il se prêtait excellemment, d'autre part, sous la forme nuancée du trèfle ou du quatre-feuilles, à la liturgie baptismale primitive, ainsi que l'a très justement fait ressortir naguère M. de Lasteyrie². Rien n'est donc plus naturel que de le voir adopter quand il s'agissait d'ériger un sanctuaire de Saint-Jean-Baptiste, puisqu'il était l'expression la plus concrète de son rôle spécial, en même temps qu'un glorieux *martyrium* du Précurseur. Celui qu'Eudocie fit ériger à Jérusalem vers 450 est encore sous nos yeux ; mais la notice de Codinus ne suggère-t-elle pas que, plus d'un demi-siècle auparavant, une pensée analogue avait guidé les architectes de Théodose le Grand quand ils eurent à construire un sanctuaire du « Baptiste » à Constan-

1. Voir Butler, *Ancient Archit. in Syria*, III A 3, p. 161 ss. et fig. 141 s. C'est sans doute par quelque survivance des mêmes traditions que le thème cruciforme se retrouve en des édifices arabes, par ex. à Bosra (Butler, *op. l.*, II A 4, fig. 265).

2. *L'archit. relig.*, p. 120 ss. Cf. Rogers, *Baptism and christian archaeology*, dans *Studia biblica*, V, p. 316 ss., Oxford, 1903, et surtout les articles *Baptême* et *Baptistère* du *Diction. d'arch. chr.* de dom F. Cabrol. Un très curieux dessin de Sangallo (cf. Rivoira, *Le origini...*, II, fig. 131) montre le double parti trèfle et quadrifolié mis simultanément en œuvre dans un « Groupe de rotondes thermales », à Baïes, au second siècle.

tinople, pour abriter son « chef vénérable » qui venait d'y arriver ?

Une église triconque, ou de plan tréflé, à Constantinople avant la fin du iv^e siècle, n'est évidemment pas pour nous étonner plus qu'une église en forme de croix proprement dite, simple nuance, nous dit-on, du même parti. Qu'une église en croix ait existé ou n'ait pas existé dans la capitale dès le temps d'Arcadius, il n'importe ; toujours est-il qu'un architecte impérial était en mesure d'en établir le plan : nous en trouvons la preuve dans un passage fort explicite de la *Biographie de saint Porphyre de Gaza* par son disciple Marc diacre. Marc raconte, en effet, que le jour où le saint évêque avait voulu, avec le patronage d'Eudoxie et grâce aux largesses impériales, substituer un monument chrétien au temple de Marnas, dans sa ville de Gaza, un *magistrianos* lui avait apporté de Constantinople l'épure complète d'une « église en forme de croix », et il en avait confié l'exécution à l'architecte Rufin d'Antioche¹. Le thème cruciforme n'était donc pas inconnu aux architectes de la capitale autour de l'an 400, et M. Diehl, d'ailleurs après Strzygowski, n'aurait-il pas eu l'impression très juste des faits en parlant incidemment de « l'église en forme de croix des Saints-Apôtres » bâtie par Constantin ? Puisqu'il s'agissait d'ériger un mausolée pour la dynastie impériale, et que ce parti avait par ailleurs de lointaines attaches avec l'architecture funéraire des temps hellénistiques, le nouveau monarque chrétien pouvait-il faire choix d'un thème plus apte à symboliser la victoire de la Croix et les espérances sublimes que cette victoire

1. Marc diacre, *Vie de Porphyre*, ch. 75, éd. Teubner, p. 62 : 'Εν ὅσῳ δὲ καθάρεται ὁ τόπος κατασμβάνει μαγιστριανὸς ἐπιφερόμενος βασιλικὰς ἐπιστολὰς τῆς αἰμνήστου Εὐδοξίας..... Ἦν δὲ ἐν ἄλλῳ χάρτῃ ἔσωτην τῶν γραμμάτων τὸ σχάριφον τῆς ἁγίας ἐκκλησίας σταυροειδές... Les lettres impériales enjoignant de se conformer strictement au plan, la suite du récit (c. 78, p. 65) nous montre l'architecte copiant le tracé sur le sol, dans la cérémonie de fondation : Οὗτος (Rufin) λαβὼν γύψον ἐσημειώσατο τὴν θέσιν τῆς ἁγίας ἐκκλησίας κατὰ τὸ σχῆμα τοῦ πεμφθέντος σκαρίφου ὑπὸ τῆς θεοῦ ἀγούσης Εὐδοξίας. Voir à ce sujet Abel, *Marc diacre...*, dans *Conférences de Saint-Étienne*, I, 1910, p. 264.

autorise même à l'encontre de la mort ? L'affirmation grandiloquente de Procope sur la transformation radicale de l'église par Justinien devient par conséquent de plus en plus suspecte. Et voici d'ailleurs un indice archéologique apparemment plus suggestif encore de la vraie forme du célèbre mausolée constantinien. On a maintes fois décrit, jamais pourtant avec plus d'élégante précision et de charme que M. Diehl, ce mausolée de Galla Placidia, à Ravenne, « qui est peut-être ce que l'art chrétien du ^v^e siècle nous a laissé de plus exquis¹ », grâce à la

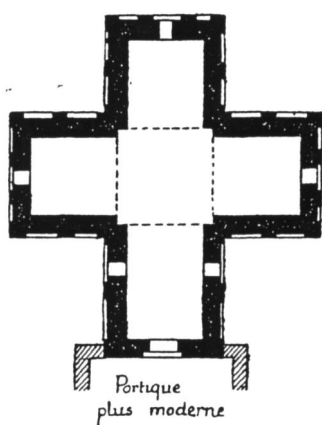


Fig. 22. — Le mausolée de Galla Placidia.

somptuosité de sa décoration en mosaïque. On chercherait en vain une réalisation plus harmonieuse et plus caractéristique du programme cruciforme que dans ce petit monument (fig. 22), qu'une fille, sœur et mère d'empereurs avait fait ériger pour sa sépulture et celle des princes ses enfants, dans cette ville où elle fut établie en souveraine pendant vingt-cinq ans. Bien que située sur la rive occidentale de l'Adriatique, Ravenne a toujours été considérée comme tributaire de l'Orient ou de Byzance dans le do-

maine artistique et l'on n'y a jamais cherché d'éléments originaux². Quand la fille de Théodose le Grand eut la pensée de préparer, pour elle et pour les siens, dans sa petite capitale, une sépulture princière, pouvait-elle la concevoir sous une forme plus imposante ou mieux adaptée que celle du

1. Diehl, *Manuel...*, p. 109: *Ravenne*, dans *Les Villes d'art*, Paris, 1907, p. 28.

2. M. Diehl (*Manuel...*, p. 108) place Ravenne sous l'influence directe de « l'art syrien, dont Antioche était la métropole ». Sans aborder la question d'ensemble, on rappellera seulement que ni la métropole ni la province de Syrie ne nous ont conservé de monument apte à expliquer le mausolée de Galla Placidia, où Strzygowski (*Orient oder Rom*, p. 19) voyait déjà une imitation du mausolée constantinien.

mausolée impérial de Constantinople ? Cette très vraisemblable imitation se produisait vers 450.

Or c'est précisément dans ce même temps qu'une autre *Augusta*, Eudocie disgraciée, fuyant Constantinople, venait abriter son infortune à Jérusalem. Lorsqu'elle entreprit d'y ériger, parmi tant d'autres édifices, un sanctuaire de Saint-Jean-Baptiste, on concevrait facilement qu'elle l'ait ordonné sur le même plan que celui dont s'enorgueillissait la cité impériale depuis un demi siècle. Et ainsi, dans le temps même où l'idée fondamentale du plan cruciforme aurait passé de Constantinople en Occident, Constantinople encore aurait directement inspiré, au cœur de la Palestine, cette autre application du même parti architectural qui est un type si excellemment représentatif du plan tréflé. Ni le mausolée cruciforme de Ravenne, ni le *martyrium* triconque de Jérusalem ne sont à concevoir comme des copies aussi serviles que l'église en croix de Gaza d'après la narration de Marc diacre ; l'un et l'autre dérivent des monuments de Byzance à la façon dont la Madeleine de Paris sort d'un temple grec. Jamais aucun programme nouveau par son ordonnance, son harmonie, ses combinaisons structurales et son adaptation plus heureuse aux institutions et aux exigences du moment n'a été spontanément créé, de toutes pièces et en un seul jour, par un artiste de génie ; moins encore a-t-il pu éclore par décret d'une volonté fastueuse et omnipotente.

Mais pour que s'épanouisse la conception géniale capable d'arracher la pratique architecturale aux routines traditionnelles et à l'évolution lente que lui imprime son adaptation à des conditions diversifiées par les milieux où il est pratiqué, il faut un concours de circonstances mieux réalisables dans une brillante capitale qu'au fond de quelque province écartée et plus ou moins limitée dans son développement esthétique par la pénurie de ses ressources matérielles. Telle est la perspective dans laquelle Byzance, au temps constantinien, pourrait être envisagée comme le principal foyer de l'architecture chrétienne, voire même la patrie de certains programmes nouveaux,

à condition de ne lui attribuer ni originalité créatrice absolue, ni exclusivisme factice, mais de lui appliquer le discernement judicieux que suggérerait naguère M. L. Bréhier¹. On conçoit que si, au milieu du v^e siècle, Ravenne et Jérusalem puisent à une source commune l'inspiration de leurs thèmes cruciforme et tréflé, l'influence de cette même source ait pu s'exercer dans les deux Empires, des confins reculés de l'Anatolie jusqu'en cette Afrique lointaine, où la colonie monastique de Tébessa dotait sa basilique d'un baptistère primitif à peu près contemporain et très étroitement apparenté au type de Saint-Jean-Baptiste à Jérusalem. Ainsi entendu, le rayonnement de Byzance, aux origines de l'art chrétien, expliquerait les analogies qui demeurent perceptibles dans l'évolution très variée du programme cruciforme. Ces analogies sont parfois, en effet, singulièrement impressionnantes et semblent bien autoriser à rapprocher les uns des autres — du moins par leur ordonnance — des monuments aussi éloignés dans l'espace, sinon dans le temps, que la cathédrale d'Étchmiadzin², la chapelle Saint-Satyr à Milan³ et l'église carolingienne de Germigny-des-Prés⁴, applications plus développées d'un parti fréquent dans les anciens baptistères⁵.

Mais je n'aurai garde, en développant imprudemment ces déductions qui ne sont plus du tout de ma compétence, de me départir du but très déterminé de cette note. Elle prétendait seulement serrer d'un peu plus près la discussion relative aux origines du plan tréflé. Ce serait fortune si les lacunes de cette rapide enquête, ou quelques solécismes historiques ou archéo-

1. A propos de la question « Orient ou Byzance? », dans la *Byz. Zeitschr.*, XXII, 1913, pp. 127 ss.

2. Diehl, *Manuel...*, p. 316 s., fig. 160.

3. Rivoira, *Le origini d. archit. lombarda*, p. 272, fig. 352.

4. De Lasteyrie, *L'arch. relig.*, p. 143 ss., fig. 128; cf. p. 178.

5. *Orthodoxes* à Ravenne, Tizirt en Afrique, Venasque en Gaule, peut-être aussi Saint-Jean à Poitiers, qu'on trouvera tous groupés dans le beau livre de M. de Lasteyrie. D'après MM. Ebersolt et Thiers (*Les égl. de Const.*, p. 258, n. 7), le plan tetraconque ne serait attesté qu'assez tard à Constantinople.

logiques fixaient l'attention d'un maître et lui devenaient l'occasion d'élucider un sujet de si réel intérêt dans l'histoire de l'architecture chrétienne.

Jérusalem. Ecole biblique et archéologique,
août 1919.

L. H. VINCENT.
